

Laure Millet Tisseuse d'infini

Inlassablement, Laure Millet tisse des fils de cuivre, d'acier ou de laiton jusqu'à produire des œuvres en suspension, diaphanes, rendant l'atmosphère propice à la méditation. Découvrir l'atelier d'un artiste, c'est un peu comme pénétrer l'intimité du créateur. On voudrait saisir l'essence, le germe, qui procède à la genèse de toute œuvre. Pas si simple. Dans l'ancre d'un artiste, on trouve bien souvent des matières éparses, disséminées ça et là, dans un désordre qui n'est qu'apparent.

Situé dans le quartier de Pessicart, l'atelier de Laure Millet est clair et épuré. Un peu frais en ce début d'hiver. Ainsi le métier de sculpteur se vit bien souvent emmitoufflé sous quelques épaisseurs confortables. Surtout lorsqu'il s'agit d'un ouvrage lent et patient comme celui sur lequel travaille la plasticienne, une œuvre suspendue constituée de fils d'acier entremêlés à des rubans de soie. Pour l'heure, elle a délaissé pinces et tenailles et entrelace l'étroit ruban noir aux fils d'acier, pour en souligner les géométries, a priori invisibles...

Quelques bulbes en béton et bronze reposent au sol, offrant un contraste évident avec sa suspension aérienne, en cours de réalisation. Le plein, le vide, la matière, l'éther, le lourd, le léger... Comme si les chrysalides avaient donné naissance à ces structures, solidement ancrées dans la réalité. Mais non, il n'en est rien et ce travail, plus figuratif est loin derrière elle. Les bulbes en béton, tout comme ses personnages émaciés en bronze, sont donc une période révolue, pour cette artiste qui, sans renier ses premières œuvres a le sentiment d'avoir été au bout de cette recherche-là. Puis, elle nous explique que c'est en parallèle de ses études aux Beaux-Arts de Rouen, qu'elle se forma à la taille de pierre et à la restauration des monuments historiques. C'est ainsi que ses désirs de matière purent être totalement nourris. De ces deux écoles, semble naturellement découler son oscillation entre les masses de

béton ancrées au sol et ses frêles personnages de bronze de l'époque. Entre la turgescence et la maigreur du corps qu'elle explore frontalement, elle s'émancipe en abordant l'objet au détriment du sujet. Ses premières suspensions sont justement le fruit de cette recherche unifiée.

Des œuvres 100% abstraites occupent, aujourd'hui, totalement l'esprit concentré, un brin opiniâtre de notre Pénélope. « Mes anciens travaux, les bétons, s'articulaient autour de l'identification du corps, en tant qu'espace de mémoire et de transformation. En toute logique ils m'ont conduite à m'interroger sur l'idée d'un corps collectif, c'est-à-dire le rapport que nous entretenons avec notre environnement : un territoire en constante expansion. Plutôt qu'une masse ou un volume défini, je cherche à partir d'un point ou d'une ligne, d'un carré ou d'un cercle, à faire apparaître une sorte de topologie ; un processus plutôt qu'une œuvre, un fragment de cet espace continu mais non contenu. J'aime beaucoup l'idée d'un système aléatoire et autonome, qui, à partir d'une seule information construit une complexité jusqu'alors invisible, en brouillant les repères spatio-temporels. Cet environnement en expansion





perpétuelle dans lequel nous évoluons, bâtissons nos abris, nous renvoie à notre précarité humaine. » Le choix des matériaux d'apparence fragile, fils de métaux divers, fibres illustrent cette idée. Ils s'adaptent, se déforment, sans jamais céder ni se rompre tout à fait. Les doigts de Laure Millet sont légèrement égratignés par la manipulation des fils. Au mur, sur une esquisse à l'encre d'une de ses suspensions, une tâche rouge tranche sur le noir et blanc. Ce sang échappé de la pulpe de son doigt par accident n'a pas été effacé. Cette trace archaïque signe l'exigence de l'artiste, engagée corps et âme dans son art.

L'aventure de la forme

L'œuvre flottant dans l'air, comme en lévitation au-dessus du sol, m'évoque un nid, un cocon, une chrysalide. Pourtant Laure Millet réfute cette dénomination. Elle ne souhaite pas être enfermée dans une identification, à l'inverse de sa démarche évolutive qui ne connaît pas de fin. D'ailleurs elle peine souvent à s'arrêter, à mettre un point final à son œuvre qu'elle pourrait presque éternellement poursuivre. Comment travaille-t-elle ? Peut-elle retrouver le point d'origine de cette pièce sur laquelle elle tisse fils et ruban ? « Pour cette pièce-là, qui se situe plus dans l'idée d'un réceptacle, non », « J'avais commencé dans ma toute première œuvre, à travailler un nid. Mais cette idée a vite été dépassée par les champs aléatoires du processus de

création. Le nid s'est refermé, comme généré de lui-même ou bien il s'est brisé, comme un fruit trop mur. »

Pourquoi un nid, qu'est-ce qu'un nid ? C'est le refuge, la grotte, l'abside, la protection, le ventre. Un objet qu'on a un peu de mal à identifier mais qui nous semble instinctivement familier. « C'est la raison pour laquelle, je tiens à me détacher de cette appellation de nid, d'ailleurs est-ce toujours si nécessaire de nommer ? Je me méfie de ces reflexes qui enferment et ce, à l'inverse de mon travail, qui précisément, est l'aventure d'une forme. Une forme qui a certes, des référents, mais qui s'en détache immédiatement. Tout nous est tellement mâché, dit, disséqué... Il faut parfois se laisser embarquer dans l'indicible ! C'est un moteur pour moi. » Une démarche alors plus poétique que politique ? En tous cas, selon elle, il s'agit bien là des deux vecteurs essentiels au processus de création.

Et les mathématiques ? Car en l'observant multiplier ses fins carrés de fils de cuivre, on ne peut s'empêcher d'y penser un peu. D'ailleurs, comment développe-t-elle ses formes ? « Je pars d'un point A, ultime, à partir duquel une ligne va parcourir un espace en expansion dont je n'ai pas encore idée, comme si la ligne allait me montrer une invisibilité de l'espace qui va me mener à une forme, c'est-à-dire un point B. L'idée de partir d'un point unique me plaît. Mais je peux aussi imaginer une cartographie construite de carrés ou de

Des œuvres actuellement exposées à la galerie Nouchine à Beaulieu. Au premier plan, fibres d'aluminium cousues sur fils de cuivre. Sur la table, géométrie rouge, fils de cuivre émaillé.

Pour seuls outils : deux à trois pinces selon les sections d'acier à sectionner, pincer etc.

Page ci-contre :

Suspension réalisée en fils d'acier recuit et voilages.

L'atelier, un vrai bonheur de clarté. En fils d'acier et rubans, l'œuvre en cours de réalisation est construite en en faisant le tour continuellement ...





Au mur, une encre de Chine.

Cadeau du printemps, un nid tombé sur un chemin de montagne ...



cercles, qui formant une géométrie, se renouvelle, se génère d'elle-même, et offre un espace jusqu'alors insoupçonné. Le caractère fractal, l'expansion, l'infini, les réseaux sont des notions que l'on peut observer partout autour de nous, y compris à l'intérieur de nous. Cela m'inspire. »

Est-ce pour cela que l'on peut parler d'art génératif ? De nombreux artistes développent cette idée dans l'art du « networkisme » allant de pair avec le numérique et le génératif. Le principe de l'art numérique dit génératif repose sur un algorithme créant une œuvre qui se régénère d'elle-même. On pense à des artistes américains comme Antony Gormley ou Emma Mc Nally, que la plasticienne affectionne particulièrement, ou encore Jared Tarbell, qui ont étonnement peu de visibilité en France. » Alors que dire de Nice ? A-t-elle trouvé son public ici ? « L'avenir nous le dira, mais une chose est certaine, c'est un lieu baigné d'une lumière exceptionnelle où j'ai plaisir à vivre depuis bientôt quinze années. Je ne me lasse pas de contempler la mer chaque matin avant

d'aller travailler. Ma *Brettonnerie* s'en accommode à merveille ! » C'est pourtant une galerie parisienne, la galerie 55Bellechasse, dans le 7^{ème} arrondissement, qui lui permettra de présenter une importante rétrospective de ses travaux en février 2014.

Naissance d'une vocation de sculpteur

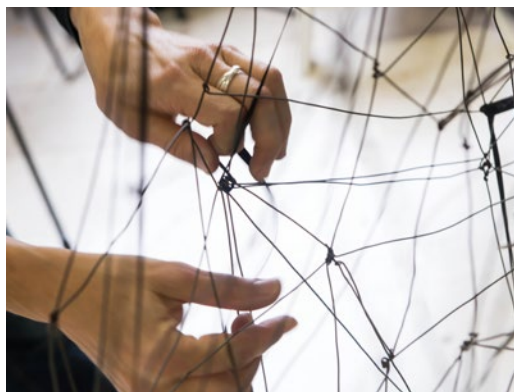
Un nid d'oiseau est posé sur une chaise et nous renvoie cependant à une des sources d'inspiration de l'artiste : « on s'inspire toujours de quelque chose, notamment de la

nature, surtout en milieu urbain, il est intéressant d'identifier lequel est sujet et lequel est objet dans notre environnement. Pour exemple ce nid. L'émotion que dégage l'objet plutôt que son sujet interpelle. » L'émotion est vraisemblablement ce qui guide cette personnalité entière, presque farouche, dont la vocation est apparue très tôt. Mais pourquoi la sculpture ? « J'ai commencé par la peinture mais très vite j'ai cherché le volume. J'avais envie de plusieurs





dimensions. C'était plus amusant, plus confondant sans doute aussi. Dans mon enfance, je construisais toutes sortes de choses sur la plage avec du bois, du sable, des morceaux de granit, des algues séchées. Plus tard, j'ai souvenir d'avoir été très impressionnée par les photos de l'éruption du volcan Pelée à Saint-Pierre, en Martinique. Tous ces corps fossilisés, pétrifiés dans la lave me fascinaient. Un peu morbide, j'en conviens, mais je crois que l'idée d'une matière, quelque soit sa forme, est porteuse d'une émotion, alors que la vie n'y est plus. Cela m'orientait déjà vers un désir *primitif* de créer. » Puis il y a eu la découverte en Chine de cette armée enterrée, des



soldats en terre cuite commandés par un empereur fou et que l'on a exhumé dans les années 1975. « J'ai vu ces images à la télévision, je devais avoir cinq ou six ans, mais je m'en rappelle très précisément, ce fut un véritable choc, et probablement une seconde empreinte ! »

Avant la taille de pierre, Laure Millet a commencé par le modelage. Elle m'entraîne dans la réserve de son atelier pour me montrer une tête en terre cuite qu'elle a réalisé quinze ans plus tôt et conservé depuis comme un témoignage de ce passage. L'expression du visage, entre le faune et le Christ, est assez saisissante. « J'ai commencé par les visages, je passais 15 minutes sur un bloc de terre, prenant comme unique outil mon pouce et je construisais le visage à cette échelle ». Pourquoi le pouce ? « Je voulais travailler au plus rapide, au plus essentiel et utiliser le maximum de pression. Saisir une expression, un sentiment le plus rapidement possible, cela reste, il me semble, le défi de tout artiste, c'était en tous cas un exercice incontournable pour moi. Et que montre-t-on ? Que cache-t-on ? », demande-t-elle en me regardant. Cette question posée presque innocemment, nous renvoie chacune à nos propres pensées. Mais n'est-ce pas le propre de l'art et le propos de l'artiste que de vous tendre un miroir ? Qui suis-je ? *That is the question...*

Valérie Penven

PLUS D'INFOS
www.lauremillet.net



Dans l'atelier, quelques bulbes en bétons, un bulbe en bronze et dans l'angle une structure métallique en cours de réalisation. Sur les bétons, des empreintes obtenues avec de vieilles dentelles.

Contre une fenêtre de l'atelier, un plan de travail envahi de plusieurs bobines de cuivre et de laiton. Fractions d'une œuvre en cours.

Tissage habile et patient, les mains de l'artiste à l'ouvrage.

Traverse, suspension réalisée en fils d'acier rouillé et voilage.